

COMPTE RENDU, opéra. MUNICH, le 22 juillet 2018. Wagner : LA WALKYRIE. Jonas Kaufmann... Petrenko / Kriegenburg

COMPTE RENDU, opéra. MUNICH, le 22 juillet 2018. Wagner : LA WALKYRIE. Jonas Kaufmann... Petrenko / Kriegenburg.

Alors que la nouvelle production de Lohengrin à Bayreuth, a finalement trouvé son chevalier en Piotr Beczala, choisi in extremis après la désaffection de Roberto Alagna, Bayreuth 2018 s'enlise faute de vraie politique de qualité. La magie wagnérienne se déplace en ... Bavière, à Munich précisément, où le festival lyrique au Théâtre National sévit outrageusement, faisant même de l'ombre à la colline verte. A-ton encore raison de dépasser des fortunes pour des places désormais surestimées ? Il y a certes le désir de vivre l'expérience acoustique du théâtre conçu et voulu par Wagner pour son opéra, mais est-il raisonnable d'attendre autant, de payer autant pour des spectacle de moins en moins convaincants ?



Cette Walkyrie – Munichoise, en témoigne, grâce entre autres à l'excellent Siegmund du ténor **Jonas Kaufmann**, personnage noir et tragique, désespéré et si humain : le père de Siegfried

trouve dans son chant rauque, viscéral et naturel, une vérité irrésistible. – Que l'on retrouvera d'ailleurs ce 18 août prochain à Gstaad, au Festival Menuhin, où l'Orchestre du Festival sous la direction de Jaap van Zweden, dirige l'acte I de La Walkyrie : cet acte justement où Wagner expose et développe l'amour incestueux des Welsungen, Sieglinde (mariée à l'infect Hunding) et Siegmund, maudits mais bouleversants. Le chef **Kirill Petrenko**, habitué de Bayreuth, dirige avec tact, précision, force et même ironie (la Chevauchée des Walkyries sonne comme un fracas de jugement dernier et comme une nuit de panique impuissante) ; de même, le maestro n'oublie pas que dans cette partition, se précise surtout la condamnation de la walkyrie ingrate et rebelle au père : de fait, la colère de Wotan (**Wolfgang Koch** au format limité mais au chant sincère), en papa outragé et surtout trahie, s'exprime magnifiquement, comme ses adieux déchirants à sa fille bien aimée, dans la scène du feu final. Petrenko, sait surtout creuser les réseaux émotionnels qui soutiennent une action surtout psychologique dont l'orchestre est la voix privilégiée.

Ainsi on comprend la haine juste de l'épouse outragée, Fricka, à laquelle Wotan doit des excuses et un respect inaltérable : il revient à **Ekaterina Gubanova**, le mérite d'incarner subtilement ce personnage de louve souvent outrancière ailleurs.

Reste le joyau de ce plateau quasi parfait, **le Siegmund de Jonas Kaufmann** dont la vérité du chant, sa qualité de diseur, l'éclat du loup condamné mais digne, bouleversent littéralement : son duo amoureux, magnétique avec **la Sieglinde de Anja Kampe**, actrice et chanteuse comme lui, brûlée, détruite mais ardente et d'une générosité ivre (parfois peu juste vocalement, mais quelle présence et quel engagement), demeure mémorable. Les parents de Siegfried, le héros à venir, sortent gagnants de cette lecture viscérale, intérieure, sincère.

Jonas Kaufmann s'avère aussi bouleversant dans sa rencontre avec la Walkyrie, celle dont vient le salut : **Ninna Stemme**,

suédoise wagnérienne avérée, fait de Brünnhilde, un rôle lui aussi bouleversant, dont le fil déchirant, de guerrière quasi divine, à femme déchue, punie, saisit par sa vérité. D'autant que les aigus passent la fosse et transpercent le coeur et l'âme par leur justesse. Elle devient soudainement petite fille apeurée quand le père proclame la sentence de sa déchéance coupable. Voilà qui rétablit la musique wagnérienne à sa première qualité : non pas sa puissance, mais sa capacité psychanalytique, dévoiler la psyché des âmes et nous faire partager leurs chutes et leurs vertiges.



D'autant que la mise en scène d'Andreas Kriegenburg s'impose par son intelligence et son souci elle aussi de la justesse, à la fois poétique et visuelle. De menus détails, soulignent ce qui fait sens, ce qui se produit, simultanément au chant où à la musique ; autant d'indices clés qui font un

spectacle fluide, où les chanteurs ne campent pas des types et des situations déjà prévisibles. La Walkyrie est un opéra sur le sacrifice, c'est à dire le sang versé, l'amour immolé ; mort de Siegmund et Sieglinde, (après celle d'Hunding), sacrifice emblématique de la Walkyrie surtout qui préférant sauver les amants maudits et le fruit de leurs entrailles (Siegfried bébé), perd tout (statut, pouvoir, liberté, famille...) ; Kriegenburg fait de la Chevauchée des Walkyries n'ont pas une courses hystérisée mais une machine infernale, indomptable par sa cruauté concrète, que le spectateur peut mesurer par le champs d'épieux où sont piqués, comme des insectes, les corps des héros tués, sacrifiés... promis certes au Walhala. Mais chairs à épée. L'émotion étreint le cœur du spectateur confronté à la justesse de ces tableaux, musicalement, théâtralement réussis. Belle réalisation à Munich, au Bayerische Staatsoper ce 22 juillet, qui était aussi le dernier volet de la Journée wagnérienne, déjà

présentée, comme le cycle entier, en janvier 2018. Le Ring Petrenko / Kriegenburg s'achève cet été (Siegfried, ce 24 juillet / puis Le Crépuscule des dieux, ce 27 juillet 2018). Illustrations : © Wilfried Höst.

VOIR aussi le teaser de cette production du Ring de Wagner à Munich

<https://www.staatsoper.de/17-18/ring.html>

COMPTE RENDU, opéra. MUNICH, Nationaltheater, le 22 juillet 2018. Wagner : LA WALKYRIE. Jonas Kaufmann...

Wagner, Richard : Die Walküre / La Walkyrie
Der Ring des Nibelungen, Première journée (3 actes)
Création le 26 juin 1870 à Munich (Théâtre de la Cour)

Siegmond: Jonas Kaufmann

Hunding: Ain Anger

Wotan : Wolfgang Koch

Sieglinde: Anja Kampe

Brünnhilde: Nina Stemme

Fricka: Ekaterina Gubanova

...

Bayerisches Staatsorchester

Kirill Petrenko, direction

Andreas Kriegenburg, mise en scène

COMPTE RENDU, GSTAAD Menuhin Festival 2018. WEEK END 1 : 13,14, 15 juillet 2018. SEASONS RECOMPOSED : Haydn, Vivaldi, Richter, Piazzolla



COMPTE RENDU, GSTAAD Menuhin Festival 2018. WEEK END 1 : 13,14, 15 juillet 2018. SEASONS

RECOMPOSED. Pour son premier cycle de concerts inaugurant sa 62e édition en 2018, le **Gstaad Menuhin Festival** (Saanenland, Suisse) a présenté un premier triptyque passionnant. Son directeur général (et artistique) **Christophe Müller** (depuis 2002) ne s'économise aucun effort ni aucune audace pour séduire et surprendre aussi un public particulièrement fidélisé. Chaque été, les festivaliers sur les cimes ne s'autorisent pas seulement les joies du plein air ni le vertige esthétique que les meilleurs artistes peuvent parfois procurer. Chacun ici peut mesurer la pertinence d'une programmation très habilement conçue, qui sait inscrire l'offre musicale dans un environnement unique au monde ... la nature miraculeuse des paysages suisses, ses villages, chalets et églises, lacs et sentiers de randonnée, particulièrement préservés, ses forêts et ses arêtes montagneuses dessinées comme dans une composition idyllique, y orchestrent le plus bel écrin d'un festival enchanteur.



L'église de Saanen, lieu mythique, élu dès 1957 par Yehudi Menuhin, pour le premier festival de musique classique © studio CLASSIQUENEWS.COM 2018

L'ARCADIE SUISSE. On comprend face au motif naturel combien le paysage du Saanenland est un conservatoire de la nature à grande échelle. L'Arcadie chère aux poètes et aux artistes s'incarne ici avec un naturel et une évidence d'une exceptionnelle façon; ce d'autant mieux que le thème générique du festival Menuhin 2018, s'intitule » les Alpes ». Hommage à la sainte Nature donc, au profil majestueux, spectaculaire comme rassurant des massifs montagneux ... autant de thèmes et de motifs présents et même sublimés sous la plume de Joseph Haydn dont l'oratorio Les Saisons de 1801 donné au coeur de ce

premier week end, aura marqué son déroulement, comme un accomplissement majeur. On ne pouvait imaginer meilleure amorce pour des festivités pastorales et musicales programmées jusqu'au ... 1er septembre.



Joyau des lieux, le lac de Launen (DR / office de Tourisme GSTAAD)

**Pour son 1er week end d'ouverture, le Festival Menuhin de Gstaad en Suisse (Saanenland) offre un somptueux triptyque :
Vivaldi / Richter, Haydn, Vivaldi / Piazzolla...**

Sublimes saisons inaugurales à Gstaad

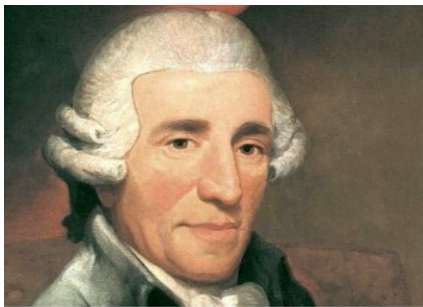
Les 13, 14 et 15 juillet 2018

Eglise de Saanen, samedi 14 juillet 2018. Avant de le jouer en France à Beaune, **Paul McCreesh** s'affirme en défenseur de l'oratorio **Les Saisons**. Le chef fondateur des **Gabrieli**, présente à Gstaad, un travail



spécifique sur l'oeuvre de Haydn la moins connue donc la plus mésestimée. Nous n'irons pas jusqu'à déclarer qu'il s'agit d'une pièce maîtresse valant le Messie de Haendel ou la 9e de Beethoven (comme s'ingénie à le proclamer en introduction le maestro très enthousiaste à l'idée d'interpréter plus de 3h de musique) ; mais dans la suite de son chef d'oeuvre, *La Création* (Die Schöpfung, Vienne, 1799) dont il reprend l'orchestre et le dispositif vocal (choeur omniprésent et dramatique, 3 solistes), Haydn cisèle 2 ans plus tard, et davantage encore, la caractérisation de chaque saison, grâce à un raffinement instrumental plus riche, où signe du génie, il

s'agit moins de décrire que de suggérer chaque caractère climatique, comme chaque situation émotionnelle et humaine qui lui est reliée. Les plus grands chefs et dans des effectifs évidemment plus larges, – Bernstein, Solti, Karajan ont voulu mesurer l'imagination débordante du dernier Haydn. Paul McCreesh leur emboîte leur pas, dans des effectifs réduits et une caractérisation millimétrée.



SAISONS RECOMPOSÉES, SAISONS RÉENCHANTÉES...

On reste saisi par ce travail d'orfèvre qui imprime à la tenue continue de l'orchestre, son expressivité jaillissante et qui module et varie ses accents selon le temps de ce « drame atmosphérique » : comme un tapisserie « mille fleurs », la partition dense, élégante, est constellée de bijoux musicaux. McCreesh a réécrit lui-même le livret en anglais d'après la mauvaise traduction allemande commise par le baron van Swieten (lui-même réadaptant souvent le poème anglais originel de James Thomson) ; le chef rétablit l'accord d'un texte poétique avec les nuances ténues d'une partition au fini mozartien,... qui se souvient aussi des grandes masses comme de l'élégance haendélienne (le modèle absolu pour le genre oratorio et que Haydn présent à Londres a pu étudier minutieusement); l'auditeur distingue aussi des couleurs et une conception de l'équilibre sonore préfigurant Schubert, dans les motifs poétiques et littéraires du texte, dans le caractère aussi de nombreuses séquences où la tendresse et l'intime façonnent la réalisation dans le sens d'un lied: parure orchestrale millimétrée, chant proche de la confession pudique et de la parole fraternelle, ... l'intonation générale défendue par le chef et ses équipes détecte chez Haydn, le peintre inspiré par son sujet, doué d'une sensibilité et d'une imagination voire d'une verve sans limite. Tout l'esprit du Wanderer comme la Symphonie « Pastorale » (n°6) de Beethoven

se profilent déjà chez Haydn avec une étonnante justesse. Il y règne déjà le souffle et l'irrépressible jubilation des oratorios romantiques de Mendelssohn et de Schumann.

Certes il y a parfois des dilutions du discours, qui sont répétitions ; voire des longueurs permises et excusées par un créateur proluxe, mais l'élégance de l'écriture sait demeurée proche de l'idéal des Lumières dont Haydn, avec Mozart, reste le plus grand ambassadeur. Dans l'Hiver, après avoir dévoiler comme d'une morale, le parallèle du cycle des saisons avec les étapes de la vie humaine, Haydn soigne son dernier chœur (plus grandiose et serein que celui de « La Création »), la séquence est une sublime prière collective célébrant la fragilité humaine et le miracle d'une nature éternelle. Qui n'a pas ressenti ce sentiment d'humilité et d'admiration, de grandeur comme de vanité... au pied des Alpes ?



McCreesh connaît bien l'oeuvre pour la défendre depuis au moins 2012 lorsqu'il dirigeait les Gabrieli dans un effectif plus étoffé. Cela rend la lecture à Saanen d'autant plus intéressante sur instruments anciens et dans un format sonore scrupuleusement réglé : le geste cible et obtient une transparence accrue, des couleurs nettes, et pourtant admirablement fluidifiées dans une conception d'ensemble très architecturée. Le jeu des équilibres entre solistes chœur, chant de l'orchestre perce avec une acuité comme revivifiée, dévoilant avec plus de vitalité encore l'enchaînement des formes et des dispositifs que Haydn assemble avec imagination : duos, trios, solos avec chœur, mystérieux et pénétrants préludes orchestraux, amples séquences chorales (la kermesse pour les vendanges et la chasse, dans « L'Automne »), scènes et situations si proche de l'opéra, ... désignent un Haydn expérimental, facétieux et libre.

Le trio de solistes aux côtés des chœurs en verve et en précision, renforce l'impact dramatique de chaque épisode... au point de convoquer bien souvent l'opéra dans ce cadre oratorio si mouvant. La soprano familière de la partition, **Carolyn Sampson** séduit continûment, par sa grâce inspirée et son timbre flûté ; le ténor **Jeremy Ovenden** et la basse **Ashley Riches** savent toujours préserver l'articulation du texte et aussi le sens de la situation, comme pour ce dernier, la morale de l'oratorio, dans son dernier air (Hiver) quand par sa voix, Haydn dévoile qu'à travers le cycle des saisons, se lit les étapes d'une vie terrestre, si fragile et si vaine...

Voilà donc un programme particulièrement bien inscrit dans le thème de cette année. Le souffle miraculeux de la nature sous tous ses aspects et à travers le cycle des saisons, la tendresse (et la drôlerie) des scènes humaines qui en témoignent, composent une fresque passionnante à suivre et à vivre. La partition a diffusé ainsi sa puissante énergie trouvant en **Paul McCreesh** son plus fervent interprète. La

cohérence du programme de ce soir s'inscrit aussi comme une nouvelle étape de sa « résidence » au Gstaad Menuhin Festival... Après un concert hommage à Menuhin en 2016 pour le centenaire du violoniste et pour les 60 ans du Festival, et après, l'an dernier, un fabuleux Messiah de Handel non moins passionnant.

SAANEN, église, vendredi 13 juillet 2018. Pourtant, c'est devant une nef comble, que le violoniste britannique **Daniel Hope** inaugurait, la veille, le 62^e Festival, dans un programme qui éclairait tout autant le thème Nature et Musique. Les Saisons de Vivaldi y étaient « recomposées », – et comme régénérées par le regard et l'imagination du compositeur contemporain **Max Richter**. Un enregistrement paru en 2012 au moment de la création de ses nouvelles Saisons de Vivaldi a été édité par Daniel Hope le dedicataire, chez Deutsche Grammophon.

Il existe sur Youtube un document intégral dévoilant [le travail de Max Richter à partir de Vivaldi : ici.](#)



C'est une opération de déconstruction minutieuse et de reconstruction / recomposition respectueuse (ajout d'une harpiste, pour enrichir encore la palette des timbres des cordes seules) où Richter s'approprie les thèmes, et les cellules rythmiques dont il fait souvent le noyau de séquences répétitives qui ont la force hypnotique des oeuvres de Philip Glass. Néoclassique et post romantique, minimaliste aussi on l'aura compris, l'auteur germanique né en 1966, tout en réécrivant chaque saison de Vivaldi, leur apporte une nouvelle vie, un démantèlement récréatif qui en interroge et exalte la profonde modernité. Jouer Vivaldi originel puis la réécriture ciselée par Richter, réalise une singulière expérience où l'auditeur, confronté / exposé à un canevas neuf et imprévu, semble (re)découvrir ce qui fait l'impact, la force voire l'irrévérence audacieuse du matériau d'origine, et c'est tout à coup, sous le feu communicatif d'un Daniel Hope, bienheureux et très communicatif à l'endroit de chaque musicien du **Zürcher Kammerorchester**, comme si l'on écoutait pour la première fois

un Vivaldi rééclairé, ressuscité : poétiquement vertigineux / rythmiquement révolutionnaire. Une (re)découverte qu'on éprouve face à une fresque ou un tableau restauré, ayant gagné un surcroît d'intensité, de contrastes, de profondeur...

D'autant que le violoniste qui a su cultiver une relation privilégiée avec Yehudi Menuhin, le fondateur du Festival en 1957, défend ici une lecture surexpressive, incarnée, parfois vive et musclée, jamais démonstrative ni exclusivement « excitée ». Relief, articulation, architecture... tout s'inscrit dans une approche vive certes mais aussi très détaillée et caractérisée de chaque saison (avec adjonction pour varier et colorer le continuo d'une guitare baroque ou d'un théorbe selon l'épisode).



La « version II » signée Richter éblouit elle, par le même engagement sincère, une exaltation sonore qui cristallise cette quête sombre et scintillante, – enveloppante et extatique selon sa propre sensibilité (écouter son autre création récente Dream III du cycle SLEEP, véritable prière /

hymne à la béatitude sereine, suspendue)-, en particulier toute la première séquence, conduite comme un immense crescendo, repris ensuite dans « Autumn III », – pour nous la réinvention la plus puissante conçue par l'Allemand d'après la source vivaldienne. Belle mise en perspective, bel enrichissement en dialogue qui de Vivaldi à Richter, offre pour le festivalier, une formidable expérience sensorielle. C'est moins une paraphrase qu'une relecture conçue comme une réitération riche en irisations et sensations subjectives qui ne font, au final, que révéler l'insondable génie de Vivaldi.

SLEEP / Dream 3 de Max Richter :

<https://www.youtube.com/watch?v=AwpWZVG5SsQ>



SAANEN, église, dimanche 15 juillet 2018. En guise de 3^e (et dernier) volet du triptyque « SEASONS RECOMPOSED », c'est un (autre) passionnant chapitre que le concert « Tango Seasons », et à double visage lui aussi : Vivaldi d'un côté / Piazzolla de l'autre. La confrontation des deux écritures et dans le même effectif -avec adjonction du bandonéon pour les saisons de l'Argentine, s'avère d'un intéressant apport car la rythmique vivaldienne déjà très caractérisée et changeante, trouve un écho survolté chez Piazzolla dont les effets d'abandon et de ralentis puis de frénésie parfois extatique, semble heureusement dialoguer avec l'illustre Vénitien. L'investissement qu'y concentre le bandonéoniste **Mario Stefano**

Pietrodarchi– rictus et gestuelle à l’avenant, fait implorer littéralement tout ce que nous avons vu et écouté jusqu’alors : dans une approche chorégraphiée, voire hallucinée que certains trouveront outrée et débordante, mais qui construit pas à pas, un Piazzolla d’une ivresse fiévreuse, théâtralisée, souvent lascive et soudainement grave comme suspendue; de ce point de vue c’est l’Hiver (chez Vivaldi comme chez Piazzolla) qui nous aura réellement le plus convaincu. Les instrumentistes comme galvanisés par la personnalité du bandéoniste, toute en inflexions et indications (des mains, du visage, des intentions expressives), osent davantage et respirent mieux.



Curieusement alors qu’ils sont sur instruments anciens, donc

cordes en boyau, les musiciens s'entêtent en une sonorité lisse, avare en rebonds et aspérités, en une émission qui comme celle du violoniste solo **Andrès Gabetta** (le frère de la violoncelliste Sol), demeure souvent petite, resserrée, détaillée certes, ténue continûment. Les musiciens de Daniel Hope ont défendu avec plus de contrastes et de relief, l'une des partitions les plus musclées du répertoire baroque. Hélas la comparaison est facile mais dans la continuité des concerts, inévitable.

❌ Par contre la combinaison du bandonéon et des cordes quasi filigranées de la Cappella Gabetta est dans le Piazzolla, d'une meilleure qualité poétique et expressive, d'une toute autre évidence ; les musiciens classiques semblant s'approprier le tempérament- feu mordant voire hargne, langueur et abandon, du joueur de bandonéon, au chant d'une lascivité quasi ...bestiale. A son contact, les musiciens baroques ont paru transfigurés, offrant dans le cas d'Andrès Gabetta, une belle complicité avec le bandonéon, – dans l'Hiver donc : fusion des timbres qui dialoguent aussi et dans une égale vibration.

VIVALDI, SOURCE INEPUISABLE...

Qu'il s'agisse de Hope ou de Gabetta, les deux concerts, dirigés par deux solides violonistes, ont permis de réécouter la formidable « furia » du Pretre Rosso, dans son cycle le plus poétique et le plus innovant. Le mettre en dialogue avec Piazzolla et Richter, aiguise davantage son



acuité, comme si Vivaldi confronté aux compositeurs qui lui succèdent, plutôt que de relativiser et souligner les faiblesses de son invention, la dévoilait même sous un angle nouveau, n'atteignant en rien sa formidable unité poétique.

Christophe Müller à choisi les Alpes et donc la nature comme thème général du festival Menuhin : on ne pouvait là encore après Hope et McCreesh, espérer meilleure cristallisation de cette intention. Les Saisons orchestrent finalement une formidable « théâtralisation » du motif naturel ; changeant, éternel, doué de métamorphoses qui appellent au pur onirisme... à l'extase de Richter (romantique en cela), succède la cabrure amoureuse et convulsive, viscérale et « cathartique », de Piazzolla sur le thème ; car le concert de dimanche, faisant danser la musique au rythme des saisons, s'est achevé dans un fracas orageux, le déchaînement des éléments soudainement survoltés répondant à la transe des musiciens sur scène (Piazzolla, et le dernier compositeur qui fermait ce chapitre). Musique et Nature.... Une équation qui prend tout son sens ici chaque été à Gstaad. Et qui fait du Menuhin festival, un passionnant laboratoire musical, offert dans des écrans champêtres d'une tenace poésie. Premier week end très réussi.



JUSQU'AU 1er SEPTEMBRE 2018. ENCORE de très nombreux concerts à GSTAAD et dans le SAANENLAND, jusqu'au 1er septembre 2018 : de quoi organiser un séjour inoubliable en Suisse (canton de Bern) ... ainsi recomposer l'oeuvre et l'inspiration de Brahms au bord du lac de Thoue, revivre les vertiges d'Une Symphonie alpestre / Eine Alpensinfonie de Strauss (sous la

direction de Gergiev et le Mariinsky orchestra, St-

Petersbourg, le 24 août, l'un des temps forts du Festival), sans omettre les multiples concerts jeunes talents dans les églises champêtres du territoire, ni les grands récitals lyriques sous la tente, cette année avec les ténors légendaires, Jonas Kaufmann dans Wagner (Siegfried de La Walkyrie, Acte I, le 18 août) et le rossinien mozartien belcantiste de charme Juan Diego Florez (le 31 août, récital « les Alpes dans l'opéra italien, avec Olga Peretyatko)... Et si le Festival MENUHIN à GSTAAD était le meilleur des Festivals Suisses de l'été ? A suivre sur CLASSIQUENEWS, pendant tout l'été, en juillet et en août, les « temps forts » du Festival 2018 et les vidéos de l'offre digitale, éditée par le Festival.

TOUTES LES INFOS sur [le site du Festival : GSTAAD MENUHIN Festival & Academy 2018](#)

Toutes les photos des concerts du Festival MENUHIN, GSTAAD /
SAANEN © **Raphael Faux** 2018



Le FESTIVAL MENUHIN à GSTAAD sur le net...
Retrouvez aussi les moments forts du Festival MENUHIN à GSTAAD sur la chaîne digitale du Festival. Voici les prochaines diffusions depuis la plateforme dédiée du Gstaad MENUHIN Festival :

Concerts : **Tango Seasons** du 15 juillet 2018,
Chiaroscuro Quartett du 17 juillet, **Sol Gabetta** du 27 juillet
et **Ein Deutsche Requiem de Brahms** du 12 août. A suivre sur le
site [gstaad digital festival](https://www.gstaaddigitalfestival.ch) :
<https://www.gstaaddigitalfestival.ch> – y sont présentés
entretiens d'artistes, focus sur les programmes, photos,
activités des coulisses, ...

**CD, critique. S0 FRENCH :
Alexandre Doisy, saxophone (1
cd Klarthe)**

CD, critique. SO FRENCH : Alexandre Doisy, saxophone (1 cd Klarthe) – Velouté (proche de la clarinette basse) et pourtant mordant (comme tuyauté et flûté), le timbre du somptueux saxophone d'Alexandre Doisy distille sa séduction sonore avec une étonnante intériorité suggestive dans le premier tableau : Impressions d'Automne



d'André Caplet (1905), riche en nuances d'un gris nostalgique, suspendu et rêveur comme surgi d'un songe encore envoûté. Même calme souverain, imperturbable, hors du temps réel et efficace dans le « Choral varié » de D'Indy (1903), auquel l'instrument en ondes rondes et sourdes, très bien tenues sur la longueur, apporte un galbe recueilli, avec cette couleur sombre et grave propre au compositeur français.

Le soliste fait de son instrument un véhicule inspiré superbement chambriste aux accents surtout introspectifs, taillé pour le rêve, la réitération, le souvenir (voire une certaine gravité).

Le plus long tableau de ce récital titre et séquence rare au concert : « Légende » de Georges Spork, également début du siècle (1905) affirme plus nettement le timbre cuivré du saxo ; c'est une ample fantaisie plutôt très caractérisée et de plus en plus rêveuse : la pièce comme la majorité porte la dédicace à l'américaine et mécène Elise Hall, laquelle a commandité nombre de ces pièces composées pour le saxophone.

Récital français du saxophoniste Alexandre Doisy

Gravitas fruitée du saxo soliste

La Méditation de Thaïs confirme les mêmes dispositions pour le chant intérieur ; elle contraste avec la **Rhapsodie** plus libre et enjouée, d'une grâce aérienne de **Debussy** qui l'écrivit à l'époque de Pelléas et dont l'esprit à la fois continu et ondulant évoque aussi la souple texture du triptyque La Mer. Les deux instrumentistes (belles ondulations quasi « picturales » du piano de Claudine Simon) en expriment toute l'activité irrépressible et la caresse chantante presque enivrée et lascive comme l'ossature plus nerveuse.

Autre « Légende » ... celle de Florent Schmitt (1918) : l'opus est avec la pièce éponyme de Sporck et la Rhapsodie de Debussy (d'une durée égale), la séquence la plus développée (plus de 10 mn) : évanescent, à l'énoncé liquide proche d'un Debussy énigmatique, sans omettre l'essor d'une tension parfois inquiète et plus agitée qui se relâche enfin dans un abandon conclusif, la partition secrète un parfum d'enivrement irrésistible et ténu, très français, donc emblématique de ce récital de musique hexagonale d'où son titre « so french ». Au choix des pièces françaises, le saxophoniste ajoute aussi une dilection spécifique pour le timbre, la nuance, et la transparence, l'écoute naturelle des nuances, ... comme l'engagement plus théâtral et d'une franche vivacité narrative tel qu'il s'impose dans le court triptyque **Scaramouche de Milhaud (1939** : Brazileira bien dansant et chaloupé). Voilà des contrastes idéalement négociés qui sont encore rehaussés par le choix de l'ultime pièce : **Les Berceaux d'un Fauré lui aussi secret**, un rien sombre voire grave (1875). Très beau récital pour un instrument trop rare au concert dont Alexandre Doisy dévoile sans artifice, le caractère caressant, intérieur.



CD, critique. **SO FRENCH : Alexandre Doisy, saxophone (1 cd Klarthe)** – Enregistré en octobre 2015 à Paris (Studio Sextan). Label : Klarthe Records – Référence : 2810742115596 – EAN : 3149028107425. Le programme est rare, constitué de pièces très peu connues : il mérite donc **le CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018.**

MONTPELLIER. Recréation de Kassya, dernier opéra de Delibes (1893)



FRANCE MUSIQUE, le 21 juil 2018, 20h. DELIBES : KASSYA... Montpellier s'apprêt à vivre un événement lyrique en ce 21 juillet, avec la recréation du dernier opéra de **Léo Delibes**, Kassya, créé la même année que le Werther de Massenet : en 1893. A Montpelleir c'est la soprano plus habitué au rôle de princesse noble et altière qui incarnera le personnage d'ambitieuse et séductrice : Kassya.

Delibes est décédé depuis 2 années (1891) et il appartient à d'autres après lui de piloter la diffusion de son ultime ouvrage théâtral. Malheureusement, le

public n'adhère que moyennement aux raffinements de la partition qui sont gâchés par des interprètes en deçà des qualités requises : le ténor Etienne Gibert massacre la partie du personnage de Cyrille, lui qui a déjà chanté Gérard dans Lakmé en 1891, et semblablement sans comprendre rien des nuances et subtilités du caractère. Même la mezzo Emma de Nuovina tombe malade pour la première date de création... qui est déplacée.

Le livret s'inspire du roman de Sacher-Masoch, Frinko Balaban (publié en français en 1874) : l'histoire appartient au cycle des légendes galiciennes. En Galicie, aux pieds des Carpathes, Delibes place son action dans un village imaginaire (Zevale) en 1846, précisément, c'est à dire à l'époque des violentes révoltes paysannes en Galicie polonaise contre les aristocrates. Il devait en découler l'abolition de l'esclavage (servage séculaire).

ACTE I : Cyrille, paysan destiné à conduire la révolte contre les seigneurs, est aimé de Sonia, sa sage cousine, cependant qu'il est viscéralement attiré par la belle bohémienne, Kassya : une sorte de nouvelle Carmen : sirène fatale à la sensualité souveraine. Une voyante prédit l'action à venir : si Kassya sera riche (et donc sacrifiera l'amour), Sonia sera heureuse...

ACTE II : le drame se resserre alors. Cyrille a écarté Sonia toujours amoureuse, à la faveur de Kassya qu'il aime éperdument : ils se fiancent mais le comte de Zevale jette son dévolu sur la belle bohémienne, et lui offrant sa fortune, son château, son titre, la future comtesse Kassya accepte de l'épouser. Cyrille est arrêté et forcé de s'enrôler.

ACTE III : deux années ont passé. Le soldat Cyrille a fini son service et retrouve au hasard d'un chemin enneigé, la belle Sonia qui l'aime toujours et son père, réduits à la misère par le comte et la comtesse de Zevale. La révolte gronde : Cyrille prend la tête des révoltés et tous se dirigent vers le château.

ACTE IV : le château de Zevalé est assailli par les paysans. Cyrille empêche que la comtesse Kassya ne soit massacrée avec son époux.

ACTE V : c'est le triomphe de Cyrille et de ... Sonia. A l'origine, Delibes préfère composer la mort par suicide de Kassya qui implorant son ancien fiancé Cyrille, et constatant que celui ci l'écarte définitivement, se plante une lame dans le cœur, alors que le choeur nuptial pour les noces de Cyrille / Sonia se fait entendre.

Après 8 représentations, le directeur de l'Opéra-Comique, Carvalho retire l'ouvrage de l'affiche. Pourtant Delibes s'est renseigné sur la musique galicienne, ukrainienne et polonaise, (thème de la Dumka) notamment pendant son séjour de 1885. La volonté du compositeur pointilleux est claire, éviter un melting pot globalement « slave » et distinguer c'est à dire caractériser musicalement, ce qui relève des chants des paysans ruthènes (ukrainiens), et la musique savante des nobles polonais... auquel il ajoute des éléments du folklore tzigane. Le tout sonne comme un opéra à proprement parler et authentiquement Europe centrale et de l'Est.

Reste que l'architecture de Kassya, plus opéra-comique que drame lyrique, enchaîne les différentes séquences caractérisées sans vraiment développer un continuum musical. Or l'époque est au drame continu, celui omnipotent, incontournable et envahissant de Wagner dont Lohengrin est repris dès 1891, puis L'or du Rhin et la Walkyrie en 1893 justement (mai). Malgré la finesse de son écriture et sa réelle sensibilité émotionnelle, Kassya passe pour une œuvre posthume décalée avec son époque et visiblement démodée, voire rétrograde. Qu'en sera-t-il à l'écoute directe de la partition ce 21 juillet à Montpellier et sur les ondes de France Musique ? Critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS...

FRANCE MUSIQUE, le 21 juil 2018, 20h. DELIBES : KASSYA. Recréation. En direct depuis Montpellier, Festival de Radio France...Opéra Berlioz-Le Corum

Léo Delibes : Kassya

Opéra en 4 actes et 5 tableaux sur un Livret de Henri Meilhac
et Philippe Gille, achevé et orchestré par Jules Massenet
Version de concert

Véronique Gens, soprano, Kassya
Anne Catherine Gillet, soprano, Sonia
Nora Gubisch, mezzo-soprano, Une bohémienne
Cyrille Dubois, ténor, Cyrille
Alexandre Duhamel, baryton, Le comte de Zevale
Renaud Delaigue, basse, Kostska (père de Sonia)
Jean-Gabriel Saint-Martin, baryton, Kolenati
Rémy Mathieu, ténor, Mochkou

Anas Séguin, baryton, Un sergent recruteur
Luc Bertin Hugault, basse, Un buveur, Un vieillard
Véronique Parize, soprano, Une paysanne, Une jeune fille
Christine Craipeau, mezzo-soprano, Une paysanne
Charles Alvez Da Cruz, ténor, Un autre marchand
Laurent Sérou, basse, Second seigneur, Messenger
Jean-Philippe Elleouet-Molina, basse, Messenger
Xin Wang, basse, Messenger
Albert Alcaraz , basse, Messenger

Choeur de l'Opéra de Montpellier
Choeur de la Radio Lettone
Orchestre national Montpellier Occitanie
Michael Schönwandt, direction musicale

COMPTE RENDU, Opéra. Aix en Provence, le 4 juillet 2018. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos.



COMPTE-RENDU, Opéra. Aix en Provence, le 4 juillet 2018. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos (Devielhe, Mitchell). En 2016, Katie Mitchell avait, après son fulgurant et premier (à Aix) *Written on skin*, frappé juste et fort dans un *Pelléas et Mélisande*, tendu et onirique à la fois, grâce à l'excellente et troublante soprano charismatique Barbara Hanigan dans le rôle de Mélisande. Revoici Mitchell dans l'un des joyaux de l'opéra moderne, celui conçu début XX^e (en

pleine première guerre) par le duo mythique **Strauss** / Hofmannsthal : *Ariadne auf Naxos* / *Ariane à Naxos*.

La nouvelle production aixoise hélas rate son entrée et voici assurément le premier échec de la metteuse en scène britannique dont l'univers littéraire et néobaroque (la pièce s'inspire de Molière) lui semble bien étranger. Pourtant, l'œuvre dans sa version finale de 1916 est un miracle de poésie et de facétie jouant sur l'obligation imposée aux interprètes présents (ce qu'explique le Prologue), de jouer,

comme le souhaite le mécène de la soirée (l'homme le plus riche de Vienne), la comédie italienne et l'opéra, en même temps. Voilà pourquoi les deux équipes doivent s'accorder : le prétexte est un métissage des genres qui sur le plan théâtral et musical produit des miracles.

Pourtant, ici, règnent le non sens et les idées hors sujet. Contresens absolu et délire exubérant / exorbitant : le maître à danser (**impeccable Rupert Charlesworth**), est dans le Prologue, caricatural, affublé d'une perruque blonde Marilyn, figure déjantée, bling bling et qui est de surcroît, ici le pilier du Prologue : agité, nerveux, en rien fin ni comique. Dommage.

De même Ariane empaquetée dans une robe impossible est enceinte jusqu'aux dents et accouche au moment de sa rencontre avec le dieu de l'ivresse et de la résurrection : Bacchus. Pourquoi une telle idée ?

Mais plus embêtant, Mitchell ne s'intéresse qu'au drame douloureux, celui d'Ariane trahie par Thésée... Ici règne la douleur (alors que la partition pétille par son double effervescent, tragique et comique : soit Ariane et Zerbinette). Les comédiens italiens ratent (volontairement) toutes leurs pseudo facéties, maladroits, prévisibles. Le majordome coupe plusieurs airs en sentences malvenues (et totalement incongrues), ... le spectacle est déroutant par son incohérence et ses options qui dénaturent et décalent le sens de l'opéra. Oublions vite cette erreur d'une Katie Mitchell, étrangère à la finesse ambivalente voulue et réussie par Strauss et Hofmannsthal. Aix avait jusque là réussi spécifiquement ses lectures de l'opéra comique, léger et tragique énié. Ici, on s'ennuie ferme. La vision et ses interruptions sauvages finissent même par agacer. Exactement quand à Aix encore, Dmitri Tcherniakov se permettait de repenser le déroulé chronologique des Noces de Figaro, et de Don Giovanni, perturbant profondément la clarté du drame conçu par Mozart et Da Ponte. Les directeurs actuels pensent régénérer le genre lyrique en acceptant le délire et les

visions souvent fumeuses des metteurs en scène. Soit. Mais on risque de fatiguer un public difficile à capter, sensibiliser, fidéliser...

Musicalement, les éléments proposés sont plus convaincants. Mais la tradition aixoise nous a habitué à l'excellente : on ne citera qu'une production précédente, celle avec Jessye Norman, *Ariane embrasée*, tragique, hallucinée à la présence magnétique (1985)...

Dans la première partie, aux côtés du maître à danser pétillant, au comique percutant et savoureux déjà cité, la mezzo américaine **Angela Brower** campe un très solide Composit. Puis au début du drame, avant l'apparition d'Ariane, les 3 naïades séduisent par le grain accordé du trio qu'elles composent. Aux côtés d'un Bacchus rayonnant et sans effort (excellent **Eric Cutler** dont le timbre exprime cette lumière salvatrice qui ressuscite Ariane moribonde et clame le miracle de leur rencontre), l'Ariane justement de la norvégienne **Lise Davidsen** si elle ne manque pas de puissance, maîtrise bien peu la tenue de ses aigus et manque de finesse comme d'intensité pour un personnage ciselé comme un gemme noir : Ariane à Naxos est aux portes de la mort : éconduite par celui qu'elle aime toujours, Thésée, elle ne songe qu'à mourir.

Reste le quatuor des comédiens italiens (Arlequin, Brighella, Scaramuccio et Truffaldino) : raté, comme évacués par une mise en scène qui n'a pas travaillé leur présence ni interroger le contraste qu'ils permettent et réalisent sur la scène. Le résultat laisse déconcerté. **Et la Zerbinette de Sabine Devielhe**, malgré l'estime que nous avons pour la chanteuse, par ailleurs excellente mozartienne et remarquable Mélisande, sa Zerbinette manque de profondeur, de trouble, de malice voire d'impertinence, car le rôle contraste avec l'amour tragique et sombre, incarné par Ariane : zerbinette est la contrepartie comique, insouciante de celle qui a été éconduite et abandonnée par Thésée : or rien dans ce chant jolie, méticuleux, un rien pincé, n'exprime l'insolente vivacité

d'une Zerbinette ardente et enivrante qu'ont en leur temps, magnifiquement défendu Rita Streich ou Kathleen Battle (qui a d'ailleurs enregistré le rôle pour Decca aux côtés de Jessye Norman). Non, il est trop tôt pour Sabine Devielhe : la voix est trop fragile et frêle pour un caractère qui demande de l'esprit et de l'espièglerie même. Mais Mitchell avait-elle conçu une partie importante pour elle dans une mise en scène ... ratée ? Même impression d'inabouti et de superficialité dans la direction bonhomme et parfois précipitée du chef. Dommage. Pour sûr, la production n'est pas l'événement encore moins le miracle qu'on nous a annoncé. Seconde chance : le 11 juin à partir de 20h : diffusion d'Ariadne auf Naxos, Arianne à Naxos, sur Musique.

COMPTE RENDU, Opéra. Aix en Provence, le 4 juillet 2018. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos / Ariane à Naxos. En direct sur France Musique, le mercredi 11 juillet. 2018

MISE A POINT

Pourquoi ressasser toujours et encore les mêmes références du passé ? VOIR ci après les trois extraits vidéo et vous comprendrez ...

Kathleen Battle chante Zerbinette en répétition (Metropolitan Opera 1989) :

<https://www.youtube.com/watch?v=oj-o7TbGCek>

Grand monologue où la comédienne loue les amours volages et légers, l'insouciance plutôt que les chaînes d'un seul amour tragique :

<https://www.youtube.com/watch?v=xM9B-z53BBk>

Jessye Norman chante Ariane en répétition (14mn) :

<https://www.youtube.com/watch?v=8xVEtnT3aE>

Cd, critique. FAURÉ : les « Treize Barcarolles » (Billy Eidi- 1cd Timpani)



Cd, critique. FAURÉ : les « Treize Barcarolles » (Billy Eidi- 1cd Timpani). Comme une constante mais épisodique offrande au rythme ternaire de la Barcarolle, les Treize opus ici réunis n'étaient pas destinés à composer un tout unitaire. Ils témoignent cependant de l'évolution et des questionnement de l'auteur, toujours secret

et très pudique, à l'endroit du genre, de la forme, de l'intention et du développement. Fauré sillonne le filon compositionnel de références évidentes à Chopin, mais il sait comme un Monet, sublimer le format en intensifiant le mordoré des couleurs, l'éclatement même du schéma harmonique dont il réinvente un cheminement expressif et poétique. L'idée de les

jouer une à une, restitue ainsi un itinéraire esthétique qui révèle une richesse en contrastes, créant des scintillements et des silences comme le jeu perpétuellement changeant de la surface aquatique. De l'onde jaillissante et d'un mélodisme juvénile, presque attendu pour les premières, nous voici déjà en eau profonde et inquiète pour les dernières. Ne prenons que les ultimes comme reflets révélateurs de ce pianisme aussi stylé que poétique.

La 10^{ème} Barcarolle en la mineur sonne comme un questionnement grave, d'une instabilité inquiète intranquille, au passionnant balancement qui contient comme un secret sombre et amoureuxment murmuré. L'éloquence et la liquidité souple du pianiste ensorcèle littéralement, car il sait et dire la douceur et exprimer la force voire la violence rentrée d'un Fauré volontaire et réformateur.

La 11^{ème} en sol mineur fait éclater et même scintiller une même recherche sonore tout en semblant gravir des échelons verticaux de plus en plus élevés, quête mystique et redéfinition radicale du développement formel. FAURÉ semble ouvrir de nouveaux horizons à la limite du dicible et de l'imaginable, le tout exprimé et réitéré à la façon d'une houle de plus en plus mystérieuse et impénétrable. Tout cela en échelles harmoniques, liberté du plan formel, comme éléments clés d'une hypersensibilité déjà debussyste, elle aussi d'une féconde intranquillité.

Survient alors, plus calme et d'un souffle plus construit, la 12^{ème} Barcarolle d'une lumineuse motricité, non moins habitée par une urgence intérieure presque impérieuse. L'agilité flexible du pianiste rétablit et l'esprit de conquête et la formidable cohérence sonore comme déroulée sans noeud ni rupture d'aucune sorte.



Entre hypnose et rêverie funambule la 13ème enrichit encore le spectre harmonique tout en se jouant d'un balancement toujours aussi saisissant par ses ondulations incessantes. Sans pesanteur, esprit insaisissable, l'écriture de Fauré trouve une élocution

entre le fil aérien de Liszt et la liquidité profonde de Debussy. Avec une affection intime donc pour un crépitement perlé qui ouvrage dans une finesse orfèvrée, des ornements liquides parfaitement énoncés. Tout le mérite en revient au jeu nuancé, poétique, miroitant de Billy Eidi, maître ès chatoiements.

Cd, critique. FAURÉ : les « Treize Barcarolles » (Billy Eidi-1cd Timpani 1C1247). Enregistrement réalisé en juin 2017

CD, critique. MOZART : Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni (Milanesi, TONI, 3 cd FORNASETTI / Warner classics)

CD, critique. MOZART : Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni (Milanesi, TONI, 3 cd FORNASETTI / Warner classics).

Reconnaissons aux italiens ici, réunis sous la coupe financière de l'éditeur et créateur Fornasetti, initiateur de la production, un sens irrésistible du temps théâtral qui fusionnant ici avec le temps musical, recrée l'opéra de Mozart, en

soulignant la violence passionnel du livret de Da Ponte. C'est une version certes « iconoclaste », rompant avec les habitudes sirotantes car ce que nous invite à écouter et « redécouvrir » comme une création contemporaine, toute la lecture, c'est la verve éruptive, âpre et furieusement sensuelle d'un Mozart déjà romantique, surtout suprême analyste des cœurs.

En proposant de revenir à l'effectif de la création pragoise de 1787 (30 instrumentistes no more), en privilégiant une direction nerveuse, parfois fouettée et incisive, le chef de l'ensemble Silete Ventii, Simone Toni, sculpte son « Mozart » avec une passion mordante, tendue, extrême qui sonne même plus radicale que l'approche d'un Teodor Currentzis lui aussi sur instruments modernes. Pour telle conception à la fois hallucinée et minimaliste (cela avance avec une urgence de tous les diables), il faut évidemment des chanteurs rompus à la délicatesse, la nostalgie, la vérité et la sincérité mozartienne : Oublions l'Ottavio trop bas, trop imprécis d'Andrés Agudelo. Mais saluons surtout le soprano à la fois rond, cuivré, voluptueux de l'excellente **Rafaella Milanesi**, interprète à la fois féline et racée qui comprend et exprime toutes les nuances des sentiments de la victime abusée de Don Giovanni, Donna Anna.



Le Mozart de Simone Toni : le geste mozartien qui foudroie où triomphe l'éblouissante Anna de Raffaella Milanesi

Une telle vérité incandescente du chant s'entend rarement ; elle avait pourtant déjà marqué notre esprit lors de sa prise de rôle d'Alcina avec la compagnie lyrique Opera Fuoco et David Stern, à Shanghai en décembre 2015 ([festival Baroque de Shanghai : VOIR notre reportage vidéo « Opera Fuoco, de Paris à Shanghai »](#)). Grâce à la finesse qu'apporte la cantatrice dans ce rôle si fragile et complexe, surgit tout le trouble qui fait implorer la raison bourgeoise de la jeune femme, fiancée malheureuse d'Ottavio et qui découvre l'amour, sa puissance, sa déflagration quasi providentielle, au contact violent d'un Giovanni hypersexué. Hélas à ses côtés, l'Elvira d'Emanuela Galli peine et dérape dans les excès et violences réclamés par la production, sa technique vocale montre d'évidentes limites qui ne pardonnent pas chez Mozart, peintre des âmes chancelantes et fulminantes...

Parmi les chanteurs, Christian Senn dans le rôle-titre, son valet (aussi agité et allumé que lui : Renato Dolcini en Leporello), sans omettre Mauro Borgioni qui comme à Prague en 1787, chante deux rôles : Le Commandeur (sa statue) et Masetto, tirent leur épingle du jeu par leur présence théâtrale, intensément dramatique et une technique comme une projection qui suivent. En fosse, l'orchestre Silete Venti! siffle, tempête, scalpe et semble foudroyer chaque protagoniste, l'obligeant à exacerber ses élans, désirs, amertumes... Et le pianoforte omniprésent de Luca Oberti relève ce défi de la fulgurance. Une version qui ne laisse pas

indifférent et marque même l'écoute par son sens de l'urgence et de la foudre.



CD, critique. MOZART : Il dissoluto punito ossia il Don Giovanni (Milanesi, TONI, 3 cd + 1 dvd « extras » : making of, etc...) FORNASETTI / Warner classics. Enregistrement réalisé au moment des représentations scéniques de la production Fornasetti, à Florence (Pergola), janvier 2017. Prise de son en 24 bit/96 kHz (ingénierie BartokStudio/ Raffaele Cacciola). « **CLIC** » de CLASSIQUENEWS du printemps 2018.

Orchestre Silete Venti!

Simone Toni, direction.

Christian Senn, baritono (Don Giovanni)

Renato Dolcini, baritono (Leporello)

Emanuela Galli, soprano (Donna Elvira)

Raffaella Milanesi, soprano (Donna Anna)

Andres Agudelo, tenore (Don Ottavio)

Mauro Borgioni, baritono (Commendatore e Masetto)

Lucía Martín-Cartón, soprano (Zerlina)

Maestro di coro: Marco Bellasi

VANNES : 8^e Académie de musique ancienne, 4-12 juillet 2018

VANNES, 8^e Académie de musique ancienne : 4-12 juil 2018. Le Festival des musiciens voyageurs fait à nouveau souffler l'esprit des explorations et du partage à VANNES, devenue en quelques années la capitale des innovations baroques. Cette année, le laboratoire merveilleux renouvelle sa proposition musicale d'une richesse absolue en parcourant diverses contrées et de multiples formes : « *Italie, Espagne, Angleterre, France, Autriche, Perse... chants d'oiseaux...* » ; faisant aussi dialoguer musique et peinture (à l'époque des peintres baroques italiens, Reni et Caravage, révolution et spiritualité : concert d'ouverture, le 4 juillet). Tous les sites patrimoniaux accueillent les concerts, en accès libre ou payant : à Vannes, église St Patern, Auditorium des Carmes, Hôtel de Limur (qui est aussi le siège du VEMI, Vannes Early Music Institute), Cathédrale, sans omettre les concerts à Pontivy, Guern... ni l'événement musical sur l'île aux moines.



Sur le territoire, le Baroque, passions de l'âme et sensualité des timbres ciselés, mêlés proposent une fête des sens, où s'accordent le temps de l'Académie, instrumentistes renommés et jeunes apprentis académiciens, lesquels réalisent plusieurs concerts à l'adresse du public dont le programme de clôture dédié aux Symphonies de Haydn (Cathédrale de Vannes, le 12 juillet, sous la direction de Johannes Leertouwer). depuis sa création par le violoncelliste virtuose Bruno Cocset, l'Institut de musique ancienne à Vannes (Vannes Early Music Institute) et l'Académie estivale qu'il organise, ne cessent

de surprendre par la diversité des approches et la pertinence de sa réalisation comme de ses choix artistiques. Académie baroque à suivre de près. Dès à présent organisez votre séjour à VANNES le temps des concerts proposés par l'Académie de Bruno Cocset.



**INFORMATIONS et RESERVATIONS
à partir du 18 juin 2018**

Premier aperçu de la programmation 2018



8 concerts – programmes événements

**Mercredi 4 juillet 2018, 21h
Vannes, Eglise St Patern (payant)**



CONCERT D'OUVERTURE **MUSICA al TEMPO di GUIDO RENI & CARAVAGGIO**. La musique à l'extrême fin du XVI^e, quand Rome accueille l'invention révolutionnaire du peintre baroque Caravage, celui qui est

né pour « tuer » la peinture (disait le très classique, et très jaloux... Poussin). Réaliste, mystique et sensuelle, la peinture du Caravage demeure un absolu singulier, visionnaire, inclassable dans la première décennie du XVII^e : une comète d'une modernité inouïe qui ne laisse pas de nous interroger sur notre propre humanité... Musiques de Dario Castello, Giovanni Battista Fontana, Francesco Rognoni, Bartolomeo de Selma y Salaverde, Giuseppe Scarani, Antonio Bertali & altri... Ensemble AURORA

Enrico Gatti, violon & direction, Luca Giardini violon, Elena Bianchi dulciane, Anna Fontana clavecin et orgue

Jeudi 5 juillet, 21h

Pontivy, Basilique Notre Dame de Joie (gratuit)

CONCERT « **DIEGO ORTIZ & LE SIECLE D'OR EN ESPAGNE** » (co-production « Les Jeudis Musicaux de Pontivy ») Diego Ortiz, Antonio de Cabezòn, Luis de Milan, Francisco Guerrero, Tomas Luis de Victoria

Les Basses Réunies

Bruno Cocset, Guido Balestracci,

Maude Gratton, Richard Myron

Samedi 7 juillet, 18h30

Chapelle de Quelven – Guern

(entrée gratuite – participation libre)

CONCERT « A LA TRIBUNE : musique anglaise pour orgue & voix »
(soirée en partenariat avec « L'Art dans les Chapelles ») –

Hadrien Jourdan : orgue, Maïlys de Villoutreys : soprano,
Bruno Cocset : violoncelle

(avec la possibilité d'une Visite du sanctuaire à 17h)

Dimanche 8 juillet :

Vannes, Auditorium des Carmes (payant)

CONCERTS « MUSIQUE FRANCAISE AUX CARMES » 17h : FRANCOIS

COUPERIN : RECITAL DE CLAVECIN

Skip Sempé

21h : ANTOINE FORQUERAY : RECITAL VIOLE & CLAVECIN – Guido

Balestracci & Maude Gratton

Lundi 9 juillet 21h :

Vannes, Auditorium des Carmes (payant)

CONCERT « SYRINX, UN REVE D'ENVOL » Flûtes du monde, chant
persan et chants d'oiseaux – Instrumentistes : Pierre Hamon,

Esteban Valdivia – Chant persan : Taghi Akhbari – Les
Chanteurs d'oiseaux : Jean Boucault, Johnny Rasse

Mardi 10 juillet, 19h

Ile aux Moines – Eglise (gratuit)

CONCERT « UNE FENETRE SUR LIMUR... à l'Ile aux Moines ! » –
Etudiants de l'Académie

Mercredi 11 juillet, 20h & 21h :

Vannes, Hôtel de Limur (gratuit)

CONCERTS BALLADES « UNE NUIT à LIMUR »
Etudiants de l'Académie

Jeudi 12 juillet, 21h : Vannes, Cathédrale

(entrée gratuite – participation libre)

CONCERT DE CLOTURE

JOSEPH HAYDN : SYMPHONIES »

Etudiants de l'Académie – Johannes Leertouwer, direction

Tarifs des concerts payants :

plein tarif : 14€ – Tarif réduit : 8€ et gratuit jusqu'à 12 ans – Concerts entrée libre : Entrée gratuite sous réserve de places disponibles

La réservation est conseillée pour tous les concerts.

Renseignements :

Vannes Early Music Institute (VEMI)

Hôtel de Limur, 31 rue Thiers, 56000 Vannes

+33 (0)6 13 43 05 14 – contact@vemi.fr

Programmation sous réserve de modification

Site : <http://www.vemi.fr>



Compte-rendu, critique, opéra. Bilbao, le 28 mai 2018. Bellini : Norma. Pirozzi. Kunde, Rizzo / Livermore

Compte-rendu critique, opéra. Bilbao.
Palacio Euskalduna, le 28 mai 2018.
Vincenzo Bellini : Norma. Anna Pirozzi,
Gregory Kunde, Silvia Tro Santafé, Roberto
Tagliavini. Pietro Rizzo, direction



musicale. Davide Livermore, mise en scène. [19 mai 2018 : à la Fenice de Venise, la légendaire Mariella Devia se retire de la scène lyrique avec une ultime représentation de Norma / LIRE ici notre compte rendu de cette adieu à la scène lyrique historique](#). Quelques heures plus tard, une nouvelle Norma naît sur les planches du Palacio Euskalduna de Bilbao : Anna Pirozzi. Comme un symbole, comme un passage de témoin. Merci tout d'abord à l'ABAO d'avoir permis cette prise de rôle importante, sinon essentielle, dans la carrière de la soprano napolitaine. Par notre envoyé spécial **Narciso Fiordaliso**.

La Norma de la décennie



Depuis notre première rencontre avec la voix et la personnalité uniques d'**Anna Pirozzi**, à l'occasion d'un Roberto Devereux inoubliable dans cette même capitale du pays basque, nous pressentions que le personnage de la druidesse bellinienne

marquerait un tournant dans le cheminement artistique de la chanteuse. Et nous ne nous étions pas trompés. Car à l'issue de cette quatrième et dernière représentation, c'est une évidence : la Norma de celle qu'on peut désormais nommer LA Pirozzi se révèle déjà grande, sinon accomplie, et sera de celles qui comptent dans l'Histoire de l'art lyrique.

Que dire de plus, sinon que l'artiste semble avoir trouvé le rôle de sa vie ?

Sa simple silhouette, se découpant du fond de scène alors que la musique annonce son entrée, nous fait déjà frissonner. Les premières paroles du récitatif brisent le silence avec une tranquille autorité, les notes semblent écrites pour sa voix. Le premier grave permet l'assise du timbre, et l'instrument se déploie tout entier, rond, enveloppant, charnu, et pourtant brillant, aérien. « Casta diva » s'élève posément, paraissant couler de source, jusqu'à des aigus lentement enflés dans de superbes crescendi et des gruppetti parfaitement réalisés, dans la droite lignée de Maria Callas, pour s'achever dans un pianissimo immatériel qui suspend le temps. Suit une cabalette électrisante, où la virtuosité n'exclut jamais la tendresse, s'offrant même le luxe d'une reprise variée avec beaucoup d'art et couronnée par deux contre-uts absolument spectaculaires.

Mais c'est lorsque la prêtresse fait place à la femme, l'amante et la mère qu'Anna Pirozzi atteint des sommets de sincérité et d'émotion, osant des nuances d'une infinie délicatesse, les mots à fleurs de lèvres et la pudeur à fleur de cœur. Incarnation majeure qui culmine, peu avant la fin de l'œuvre, sur un « Son io » déchirant, où l'héroïne se décharge

enfin du lourd secret qu'elle porte en elle, délivrance qu'on peut lire jusque dans le regard de l'interprète. Et c'est dans une bouleversante confession, chantée toute entière mezza-voce, comme chuchotée à chacun des spectateurs, que s'achève cette rencontre au sommet entre un rôle de légende et une artiste de génie.

Autour d'elle, l'Association Bilbayenne des Amis de l'Opéra a réuni une distribution d'exception, formant le plus beau quatuor qu'on puisse imaginer, réussissant ainsi – selon nous – la Norma de la décennie.

Toujours merveilleusement accordé à la flamme de sa partenaire – ces murs se souviennent encore de leurs Roberto Devereux et Andrea Chénier communs – Gregory Kunde démontre une fois encore – après Liège en octobre dernier – qu'il est peut-être le seul ténor actuel à triompher de la quadrature du cercle que représente l'écriture du rôle de Pollione. A la fois vaillant, doté d'un médium de bronze comme d'un aigu souverain, et maître du style belcantiste souvent négligé dans cet emploi, le ténor américain électrise dès son entrée, air plein d'urgence et intensément vécu, suivi d'une cabalette fouguese aux variations audacieuses qui met le feu aux poudres et transporte la salle. Ardent et sincère comme lui seul sait l'être, il fait de ses duos, tant avec Adalgisa que Norma, de grands moments, et demeure l'unique interprète du rôle à rendre palpable la renaissance de son amour pour la mère de ses enfants.

Avec Silvia Tro Santafé, on retrouve la troisième protagoniste du Roberto Devereux qui nous a tant marqués ici même voilà bientôt trois ans. La mezzo espagnole n'a rien perdu de sa superbe énergie et propose de la jeune novice un portrait plus volontaire et moins timide qu'à l'accoutumée. Voilà réellement une prêtresse en devenir, qui pourrait bien prendre la succession de Norma. Vocalement, l'opulence des moyens, la fierté du grave et la solidité de l'aigu font merveille, d'autant que la musicienne sait magnifiquement adoucir son instrument, notamment dans son entrée, que ponctuent de splendides crescendi et autres messe di voce. Sa voix se

marient parfaitement à celle d'Anna Pirozzi, leurs duos sont de purs bijoux finement ciselés, les deux artistes semblant en outre prendre un plaisir évident à chanter ensemble.

Avec un tel trio, le final du premier acte demeure pour nous le sommet de la soirée, chacun faisant assaut de vaillance et de mordant. Un moment d'anthologie, flamboyant à force de démesure, comme un combat de titans où le coup de grâce nous est donné par Anna Pirozzi qui nous cloue à notre fauteuil par un contre-ré gigantesque, tellurique, crucifiant d'impact et de puissance. Une scène qui nous laisse épuisés, chancelants et pantelants, de ces minutes qui rappellent ce que peut être réellement l'opéra.

Le trio se fait quatuor grâce à l'Oroveso somptueux de Roberto Tagliavini, le premier qui parvienne à nous rendre intéressantes, sinon passionnantes, les interventions du personnage. Loin des basses charbonneuses et fatiguées trop souvent entendues dans ce rôle, le chanteur transalpin fait admirer l'extraordinaire beauté de son timbre, la perfection de son émission, ronde et claire, ainsi que sa diction splendide. Fier et plein de prestance, il occupe littéralement le plateau à chacune de ses apparitions.

On salue également la Clotilde touchante d'Itxaro Mentxaka et le Flavio sonore de Vicenç Esteve, qui complètent un plateau de légende.

Très investi, le chœur maison se jette à tout entier dans l'aventure et se donne sans compter, avec une plénitude sonore à saluer bien bas.

Tous évoluent dans la mise en scène très illustrative de Davide Livermore. Assumant un kitsch très étudié, la scénographie convoque toute l'imagerie traditionnelle associée à l'intrigue, quelque part à mi-chemin entre la série Kaamelott et Astérix. Et pourtant, alors que le grotesque n'est jamais bien loin, tout fonctionne de bout en bout grâce à la sincérité sans faille de tous les interprètes. Décor principal autour duquel s'articule toute l'action, une immense souche dans lequel a été taillé un monumental escalier côté pile et dont les anfractuosités côté face servent d'abri aux

les enfants de Norma. C'est au sommet de ce tronc que se tient la druidesse lors de sa première apparition, illuminée par une immense lune projetée en arrière-plan, image forte qui rajoute encore à la majesté de l'instant. L'usage de la vidéo souligne les enjeux du drame, parfois à l'excès, mais permet de très beaux tableaux puisant directement dans l'univers du genre héroïc fantasy.

Tenant fermement les rênes d'un orchestre rutilant de tous ses pupitres, Pietro Rizzo, prenant le parti d'une exécution presque complète de la partition, soutient amoureusement les chanteurs, ajustant tempi et couleurs selon leurs besoins, sans jamais perdre de vue le drame, en vrai chef d'opéra.

Une soirée grandiose, qui aura vu naître une interprète majeure de Norma en ce début de XXIe siècle. Une soirée qui nous marquera sans doute pour toujours, avec ce sentiment irréprensible de découvrir l'œuvre pour la première fois.

Bilbao. Palacio Euskalduna, 28 mai 2018. Vincenzo Bellini : Norma. Livret de Felice Romani d'après Norma ou l'Infanticide de L. A. Soumet. Avec Norma : Anna Pirozzi ; Pollione : Gregory Kunde ; Adalgisa : Silvia Tro Santafé ; Oroveso : Roberto Tagliavini ; Clotilda : Itxaro Mentxaka , Flavio : Vicenç Esteve. Chœur de l'Opéra de Bilbao ; Chef de chœur : Boris Dujin. Bilbao Orkestra Sinfonikoa. Direction musicale : Pietro Rizzo. Mise en scène : Davide Livermore ; Décors : Giò Forma Studio ; Costumes : Mariana Fracasso ; Lumières : Antonio Castro ; Vidéos : D-WOK

VANNES : 8^e Académie, 4-12 juillet 2018

VANNES, 8^e Académie de musique ancienne : 4-12 juil 2018. Le Festival des musiciens voyageurs fait à nouveau souffler l'esprit des explorations et du partage à VANNES, devenue en quelques années la capitale des innovations baroques. Cette année, le laboratoire merveilleux renouvelle sa proposition musicale d'une richesse absolue en parcourant diverses contrées et de multiples formes : « **Italie, Espagne, Angleterre, France, Autriche, Perse... chants d'oiseaux...** » ; faisant aussi dialoguer musique et peinture (à l'époque des peintres baroques italiens, Reni et Caravage, révolution et spiritualité : concert d'ouverture, le 4 juillet). Tous les sites patrimoniaux accueillent les concerts, en accès libre ou payant : à Vannes, église St Patern, Auditorium des Carmes, Hôtel de Limur (qui est aussi le siège du VEMI, Vannes Early Music Institute), Cathédrale, sans omettre les concerts à Pontivy, Guern... ni l'événement musical sur l'île aux moines.

Sur le territoire, le Baroque, passions de l'âme et sensualité des timbres ciselés, mêlés proposent une fête des sens, où s'accordent le temps de l'Académie, instrumentistes renommés et jeunes apprentis académiciens, lesquels réalisent plusieurs concerts à l'adresse du public dont le programme de clôture dédié aux Symphonies de Haydn (Cathédrale de Vannes, le 12 juillet, sous la direction de Johannes Leertouwer). depuis sa création par le violoncelliste virtuose Bruno Cocset, l'Institut de musique ancienne à Vannes (Vannes Early Music Institute) et l'Académie estivale qu'il organise, ne cessent de surprendre par la diversité des approches et la pertinence de sa réalisation comme de ses choix artistiques. Académie



baroque à suivre de près. Dès à présent organisez votre séjour à VANNES le temps des concerts proposés par l'Académie de Bruno Cocset.



INFORMATIONS et RESERVATIONS
à partir du 18 juin 2018

Premier aperçu de la programmation 2018



8 concerts – programmes événements

Mercredi 4 juillet 2018, 21h
Vannes, Eglise St Patern (payant)



CONCERT D'OUVERTURE **MUSICA al TEMPO di GUIDO RENI & CARAVAGGIO**. La musique à l'extrême fin du XVI^e, quand Rome accueille l'invention révolutionnaire du peintre baroque Caravage, celui qui est

né pour « tuer » la peinture (disait le très classique, et très jaloux... Poussin). Réaliste, mystique et sensuelle, la peinture du Caravage demeure un absolu singulier, visionnaire, inclassable dans la première décennie du XVII^e : une comète d'une modernité inouïe qui ne laisse pas de nous interroger sur notre propre humanité... Musiques de Dario Castello, Giovanni Battista Fontana, Francesco Rognoni, Bartolomeo de Selma y Salaverde, Giuseppe Scarani, Antonio Bertali & altri... Ensemble AURORA

Enrico Gatti, violon & direction, Luca Giardini violon, Elena Bianchi dulciane, Anna Fontana clavecin et orgue

Jeudi 5 juillet, 21h

Pontivy, Basilique Notre Dame de Joie (gratuit)

CONCERT « **DIEGO ORTIZ & LE SIECLE D'OR EN ESPAGNE** » (co-production « Les Jeudis Musicaux de Pontivy ») Diego Ortiz, Antonio de Cabezòn, Luis de Milan, Francisco Guerrero, Tomas Luis de Victoria

Les Basses Réunies

Bruno Cocset, Guido Balestracci,

Maude Gratton, Richard Myron

Samedi 7 juillet, 18h30

Chapelle de Quelven – Guern

(entrée gratuite – participation libre)

CONCERT « A LA TRIBUNE : musique anglaise pour orgue & voix »

(soirée en partenariat avec « L'Art dans les Chapelles ») –

Hadrien Jourdan : orgue, Maïlys de Villoutreys : soprano,

Bruno Cocset : violoncelle

(avec la possibilité d'une Visite du sanctuaire à 17h)

Dimanche 8 juillet :

Vannes, Auditorium des Carmes (payant)

CONCERTS « MUSIQUE FRANCAISE AUX CARMES » 17h : FRANCOIS

COUPERIN : RECITAL DE CLAVECIN

Skip Sempé

21h : ANTOINE FORQUERAY : RECITAL VIOLE & CLAVECIN – Guido

Balestracci & Maude Gratton

Lundi 9 juillet 21h :

Vannes, Auditorium des Carmes (payant)

CONCERT « SYRINX, UN REVE D'ENVOL » Flûtes du monde, chant persan et chants d'oiseaux – Instrumentistes : Pierre Hamon,

Esteban Valdivia – Chant persan : Taghi Akhbari – Les

Chanteurs d'oiseaux : Jean Boucault, Johnny Rasse

Mardi 10 juillet, 19h
Ile aux Moines – Eglise (gratuit)
CONCERT « UNE FENETRE SUR LIMUR... à l'Ile aux Moines ! » –
Etudiants de l'Académie

Mercredi 11 juillet, 20h & 21h :
Vannes, Hôtel de Limur (gratuit)
CONCERTS BALLADES « UNE NUIT à LIMUR »
Etudiants de l'Académie

Jeudi 12 juillet, 21h : Vannes, Cathédrale
(entrée gratuite – participation libre)
CONCERT DE CLOTURE
JOSEPH HAYDN : SYMPHONIES »
Etudiants de l'Académie – Johannes Leertouwer, direction

Tarifs des concerts payants :
plein tarif : 14€ – Tarif réduit : 8€ et gratuit jusqu'à 12
ans – Concerts entrée libre : Entrée gratuite sous réserve de
places disponibles

La réservation est conseillée pour tous les concerts.

Renseignements :

Vannes Early Music Institute (VEMI)

+33 (0)6 13 43 05 14 – contact@vemi.fr

Programmation sous réserve de modification

Site : <http://www.vemi.fr>

